

Le Plombier kidnappé

Une bonne vieille histoire des temps modernes

– Personnellement, déclara Thornton, qui n'avait pas encore pris la parole, je m'arrange pour ne jamais accepter un dépannage nécessitant de descendre à la cave.

Nous étions confortablement installés – un petit nombre d'entre nous – autour du feu de cheminée du club des Bons Tuyaux. Notre conversation s'était orientée, comme cela se produit toujours avec des gens du métier, vers des sujets plus ou moins techniques. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que nous parlions boutique, le mot a un caractère insultant et il pourrait être mal interprété. Mais nous devisions comme seuls des plombiers professionnels – parmi lesquels figuraient les peintures de la corporation – peuvent deviser. À l'exception d'Everett, barbier-conseil de réputation natio-

nale, et de Thomas, expert en aspirateurs, nous appartenions tous à la même profession. Nous venions de participer à un salon et, cet après-midi-là, Fortescue, un des plus gros vendeurs de chaudières du pays, nous avait lu un article – une chose tout à fait révolutionnaire – sur « les diagnostics externes des conduites d’amenée défectueuses », ce qui avait naturellement entraîné une discussion. Fortescue, un des hommes les plus brillants du métier, avait vigoureusement défendu la thèse selon laquelle la seule méthode pour diagnostiquer un dysfonctionnement dans une chaudière est de s’asseoir devant et de l’observer pendant trois jours. Mais certains parmi nous jugeaient préférable de la démonter et de la rapporter chez soi pour un examen approfondi quand d’autres affirmaient qu’en cognant sur la zone incriminée avec une clé à molette, il était possible de casser le tuyau et de prouver ainsi sa fragilité. C’est à cet instant précis que Thornton plaça sa remarque au sujet de son refus d’intervenir dans les caves.

Évidemment, tout le monde se tourna vers lui. À cette époque, la réputation de Henry Thornton était à son zénith. Après avoir commencé – au sens littéral – tout en bas de l’échelle, il s’était élevé en vingt ans de pratique

de la plomberie au sommet de son art. Son apparence indiquait par de multiples signes les raisons profondes de son succès. Son visage, comme c'est souvent le cas chez nous, avait une expression quelque peu rêveuse, mais ses mâchoires puissantes révélaient une détermination hors du commun. Élu à trois reprises président de l'Association des Plombiers, Henry Thornton avait connu les plus grands honneurs de la profession. Son livre intitulé *Noix d'antracite* était considéré comme la référence ultime en la matière et avait été récompensé par l'Académie française des Têtes-de-moineau.

Je suppose que l'une des principales causes de sa réussite tenait à son sang-froid et à sa combativité dans l'adversité. Il m'est arrivé de voir Thornton entrer dans une cuisine, de son pas tranquille et assuré, et déposer ses outils sur la table, tandis que le robinet de l'évier au joint usé fuyait à quelques mètres de lui. Il était aussi calme et serein que s'il s'était trouvé dans une salle de classe du centre d'enseignement professionnel.

– Ainsi, vous n'opérez jamais dans les caves ? demanda Fortescue. Allons, cher ami, je ne vois pas comment vous pouvez l'éviter !

– Eh bien, je fais tout pour, répondit Thornton. J'envoie mon soudeur, bien en-

tendu, mais quant à moi, je ne descends jamais, à moins qu'il ne s'agisse d'une absolue nécessité.

– Tout ça est bien joli, mon cher ami, le coupa Fortescue, mais vous savez aussi bien que moi que, dans la plupart des cas, il est vital de passer par la cave pour établir son diagnostic. La semaine dernière, j'ai eu à traiter un problème des plus intéressants (il se tourna vers notre petit groupe en parlant)... une double fissure de la conduite de gaz sous un sol en ciment. Une demi-douzaine de mes collègues s'y étaient cassé le nez. Leur analyse était complètement erronée – ils étaient intervenus dans la cuisine, avaient prélevé le sol et l'avaient rapporté chez eux. Et quand je fus appelé à la rescousse, ils venaient juste d'obtenir l'autorisation de la Société protectrice des Tailleurs de Pierre d'abattre tout un côté de la maison.

– Excusez-moi de vous interrompre une seconde, dit soudain un membre de l'assemblée qui était originaire d'une ville lointaine. Ça vous pose beaucoup de problèmes? Je veux parler de démolir les murs des maisons...

– Plus maintenant, répondit Fortescue. À une certaine époque, ça nous posait des problèmes, oui. Mais le public commence à être

informé. À présent, notre règlement nous permet d'abattre la moitié d'une maison quand nous sommes vraiment curieux de savoir ce qui se trouve à l'intérieur. Nous ne sommes évidemment pas autorisés à la rebâtir.

– Non, bien sûr que non, dit son interlocuteur. Mais je suppose que vous avez le droit de jeter les briques sur la pelouse.

– Oui, dit Fortescue, et de s'asseoir dessus pour déjeuner. Nous avons dû batailler ferme avec le corps législatif, mais nous avons fini par obtenir gain de cause.

– Merci, mais il me semble vous avoir interrompu...

– Je disais donc qu'une fois localisé dans la cave, le problème m'apparut beaucoup plus simple. Je demandai aussitôt à mes collègues de me rejoindre en bas et nous nous assîmes par terre pour procéder à un examen minutieux. Une forte odeur de gaz me convainquit alors que seule une intervention souterraine pourrait remédier à la situation. Elle fut couronnée de succès. J'étais très heureux, d'autant que le propriétaire de la maison était un type très convenable, un directeur de banque, je crois, ou quelque chose dans le genre. Il s'est montré très reconnaissant. C'est lui qui m'a offert la clé anglaise gravée à mes initiales

que certains d'entre vous admireraient avant le dîner. Après que nous eûmes terminé l'opération – j'ometts de préciser que nous avons dû déplacer le charbon sur la pelouse pour éviter toute complication –, il a presque fondu en larmes. Il nous a même proposé de garder la maison.

– Vous avez refusé, n'est-ce pas ? s'inquiéta l'étranger.

– Oh, bien sûr, dit Fortescue. Nous l'avons fait interdire formellement dans notre règlement. Nous avons découvert que certains de nos jeunes acceptaient volontiers les maisons qu'on leur donnait. Nous avons dû réagir. Mais voyez-vous, messieurs, quand M. Thornton déclare qu'il ne descend jamais dans les caves, quelque chose me dit qu'il y a une histoire derrière tout ça. Je crois que nous devrions l'inviter à nous la raconter.

Un murmure d'approbation accueillit la suggestion de l'orateur. De mon côté, je m'en réjouissais tout particulièrement car j'ai toujours pensé que les dons de conteur de Thornton égalaient presque son talent de plombier. Je lui ai souvent répété que s'il n'avait pas connu un si grand succès dans la profession qu'il s'est choisie, il aurait pu gagner sa vie avec sa plume ; une remarque qu'il avait

toujours prise de bonne grâce et sans m'en tenir rancune.

J'en veux pour preuves *Sur les traces d'une noix d'anthracite* et ce petit récit intitulé *Le Chalumeau bleu* dont se souviennent probablement ceux parmi mes lecteurs qui ont parcouru mon modeste recueil de souvenirs.

– Sans doute pas une histoire au sens où vous l'entendez, dit Thornton, mais j'espère qu'elle aura l'heur de vous plaire. Alors si vous voulez bien remplir vos verres de vinaigre de framboise...

Nous accédâmes joyeusement à sa requête et Thornton continua.

– Ça s'est passé il y a de nombreuses années, lorsque je n'étais encore qu'un jeune gars tout frais émoulu de son lycée professionnel, très fier de son diplôme de plomberie et qui croyait tout savoir. J'avais publié une courte monographie : *Lampes à souder et engorgement des tuyaux d'alimentation* qui avait attiré l'attention d'un public averti mais, au fond, je n'étais qu'un de ces jeunes blancs-becs vaniteux dont notre profession ne manque pas. Il me faut aussi préciser qu'à cette époque je n'étais pas marié et que j'occupais un modeste appartement avec une salle de consultation. Et je n'avais qu'un seul domestique à mon service. Naturellement,

je n'avais pas les moyens d'employer un soudeur ou un gazier et je faisais tout moi-même, bien que Simmons, mon homme à tout faire, pût à la rigueur ouvrir les sacs de ciment ou casser le mobilier.

Thornton s'arrêta pour boire une gorgée de vinaigre de framboise et enchaîna.

– Bien. J'étais revenu dîner chez moi après une longue et éprouvante journée. J'avais passé la plus grande partie de l'après-midi dans un grenier – une histoire de valvule défectueuse au dernier étage – et j'avais dû rester assis dans une position qui ne permettait pas de s'endormir. Peu de temps après mon repas, alors que je n'étais pas d'humeur particulièrement joyeuse, la cloche sonna et Simmons me rejoignit dans la bibliothèque pour m'annoncer qu'un client attendait dans la salle de consultation. Je lui rappelai que je n'acceptais pas de travail à une heure aussi avancée à moins d'être payé au tarif de nuit, soit le double du tarif normal.

– Un instant, l'interrompit le membre venu d'une ville lointaine, vous n'avez pas fait allusion au dédommagement qui vous est dû pour le choc psychologique. Il y a une raison ?

– Nous y avons droit *aujourd'hui*, expliqua Thornton, mais à l'époque – c'était il y a des

années – nous ne touchions rien pour le choc psychologique, ni pour la perturbation de l'équilibre nerveux. De nos jours, évidemment, on peut insister pour obtenir un acompte substantiel... Bien, je poursuis : Simmons, à ma grande surprise, me dit qu'il avait déjà averti le client de ce fait et qu'il lui avait été répondu sur un ton suppliant que l'affaire était trop pressée pour souffrir le moindre délai. Il me fournit aussi cette information supplémentaire : le client se trouvait être une jeune dame. Je crains, ajouta Thornton, un sourire amical sur les lèvres, en jetant un regard circulaire à son auditoire, que Simmons – je l'avais eu à Harvard et il ne savait pas encore rester à sa place – ait même précisé qu'elle était d'une éclatante beauté.

La remarque de Thornton fut accueillie par un éclat de rire général.

– Après tout, dit Fortescue, je n'ai jamais compris pourquoi les livreurs de glace sont supposés avoir le monopole de la galanterie.

– Oh, je ne sais pas, répliqua Thornton. De mon côté – je le dis sans prétention –, dès lors qu'elles font appel à mes services sur un plan professionnel, les femmes, en tant que femmes, cessent d'exister pour moi. Je peux me tenir près d'elles dans la cuisine et leur expliquer le

mécanisme du robinet d'alimentation de la cuisinière sans voir en elles autre chose que de simples clientes. Et dans la plupart des cas, je dois reconnaître que la réciproque est vraie. Il y a bien sûr des femmes qui nous contactent pour des motifs moins avouables – mais c'est une autre histoire. J'en reviens donc à ce que je disais. En entrant dans la salle de consultation, je m'aperçus immédiatement que la description donnée par Simmons de la beauté de ma jeune cliente n'avait rien d'exagéré. J'avais rarement vu – y compris au sein de notre grande famille – une jeune femme à la beauté si éclatante. Elle était vêtue simplement et sans apprêt, ce qui m'indiqua aussitôt qu'elle appartenait au milieu capitaliste. Je suis très observateur – je pense que vous êtes au courant – et mon œil exercé avait vite remarqué l'absence de lourdes boucles d'oreilles et de bracelets en or. Les plumes bleues piquées sur le bord de son chapeau ne faisaient pas plus d'une quinzaine de centimètres de long et les boutons de sa veste étaient si discrets qu'on les remarquait à peine. En résumé, si sa robe était de bon goût et fonctionnelle, il lui manquait aussi un certain chic, un certain clinquant qui en disait long sur l'épreuve qu'elle traversait. Elle était de toute évidence bouleversée.